This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3.23.1784

ZAYRE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR MR. DE VOLTAIRE;

Repreſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, aux mois d'Août, Novembre & Décembre 1742.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXXIV.

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jéruſalem.

ZAYRE, } Eſclaves du Soudan.
FATYME, }

NERESTAN, } Chevaliers Français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MELEDOR, }

ESCLAVES.

SUITE.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 JUL 1971
OF OXFORD
LIBRARY

La Scene eſt dans le Sérail de Jéruſalem.

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire!
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave Français devoit guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux.
Compagnes d'un époux & Reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté;
Le Sérail d'un Soudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne:
Préférez-vous Solime aux rives de la Seine?

ZAYRE.

On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan qui me tient ſous ſa loi:
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance;
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſpérance:
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié

Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine,
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats,
Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas ?
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage :
Nous l'attendons encor, sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAYRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance,
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage ;
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
J'admirai trop en lui cet inutile zele,
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il étoit fidele,
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas....

ZAYRE.

Fatime, il n'est plus tems.
Tout est changé... FATIME.
Comment ? Que prétendez-vous dire ?

ZAYRE.

Va, c'est trop te celer le destin de Zayre.
Le secret du Soudan doit encor se cacher,
Mais mon cœur dans le sien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel pour terminer le malheur de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane...

FATIME.

Eh bien ?

ZAYRE.

Ce Soudan même.
Ce vainqueur des Chrétiens... chere Fatime il m'aime.
Tu rougis... Je n'entends... Garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j'essuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.

Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner; ſon ſuperbe courage,
A mes faibles appas préſente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus ſont dignes de ce prix,
Mon cœur en eſt flatté plus qu'il n'en eſt ſurpris:
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites,
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

TAYLORIAN
OXFORD

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le Ciel ſouffrir cette hymenée!
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur:
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
Chere Fatime, hélas, ſai-je ce que je ſuis?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître?

FATIME.

Néreſtan qui nâquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour:
Que dis-je? cette Croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrétiens, que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette Croix dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée,
Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve, & mon cœur qui s'ignore,
Peut il ſuivre une loi que mon amant abhorre!
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans
A la religion des heureux Muſulmans:
Je le vois trop; les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance:

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout, & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caracteres;
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer;
Priſonniere en ces lieux tu n'y fus renfermée
Que lorſque la raiſon par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi, te prêtait ſon flambeau;
Pour moi! des Sarraſins, eſclave en mon berceau;
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue:
Contr'elle cependant loin d'être prévenue,
Cette Croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi,
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi:
J'oſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée
D'Oroſmane en ſecret l'image fut tracée:
J'honoae, je chéris ces charitables lois,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces lois qui de la terre écartant les miſeres,
Des humains attendris font un peuple de freres:
Obligés de s'aimer, ſans doute ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAYRE.

Et qui refuſerait le préſent de ſon cœur?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être ſans l'amour j'aurais été Chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié;
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié:
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enivrée,
Se remplit du bonheur de ſe voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits,
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne;
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne,
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour:
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême.
Chere fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur;
Mais ſi le Ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai porté eût condamné ſa vie,
Si le Ciel ſous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui,
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux, ſans doute c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime:
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VErtueuſe Zayre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits ne ſont point mon exemple:
Je ſai que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limites à nos vaſtes deſirs,
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes,
Et tranquille au Sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays au ſein des voluptés:
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle,
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone,
Eux, qui ſeraient encor, ainſi que leurs ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux:
Bouillon leur arracha Solime & la Syrie,
Mais bientôt pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin.
Mon pere, après ſa mort aſſervit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle.
Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapines altérés,
Des bords de l'Occident, vers nos bords attirés;
Et lorſque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Sérail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus que mon bonheur confie

La vertu d'une femme à ces monſtres d'Aſie.
Du Sérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un maître, eſclaves odieux :
Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même :
Après un tel aveu vous connoiſſez mon cœur,
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur ;
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme :
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement ;
De tous mes ſentimens tel eſt le caractere,
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire ;
Si d'un égal amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer. mais c'eſt à ce ſeul prix,
Et du nœud de l'hymen l'atteinte dangereuſe
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur ;
S'il dépend en effet de mes flammes ſecretes
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes ?
Ces noms chers & ſacrés & d'amant & d'époux,
Ces noms nous ſont communs, & j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flatteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime,
De voir que ces bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ces auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix....

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Et eſclave Chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel !

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN.

CORASMIN.

Dans la premiere enceinte il arrête ſes pas :
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître,
Dans ces auguſtes lieux, un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe : en tous lieux ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect :
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des tyrans inviſibles.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, NERESTAN.

NERESTAN.

RESpectable ennemi qu'eſtiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens ;
J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire,
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solime illuſtres priſonniers
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi :
Mais graces à mes ſoins quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cele pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux ;
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte,
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte,
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit : je viens me mettre en ton pouvoir :
Je me rends priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flatté
D'égaler Oroſmane en généroſité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes ;
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je veux t'en donner cent, tu les peux demander :
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie :
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Luſignans, ou moi, l'Empire de ces lieux ?
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre ;
De ceux qu'on veut te rendre il eſt ſeul excepté,

Son nom ſeroit ſuſpect à mon autorité,
Il eſt du ſang Français qui régnait à Solime,
On fait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime;
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel;
Si j'euſſe été vaincu je ſerais criminel;
Luſignan dans les fers finira ſa carriere,
Et jamais du ſoleil ne verra la lumiere:
Je le plains; mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zayre, crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance;
Ces Chevaliers Français & tous leurs Souverains
S'uniront vainement pour l'ôter de mes mains:
Tu peux partir. NERESTAN.
Qu'entends-je! elle nâquit Chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne;
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux
Pourrait-il... OROSMANE.
Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altiere
Se faiſant eſtimer, commence à me déplaire:
Sors, & que le Soleil levé ſur mes États,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. *Néreſtan ſort.*

FATIME.

O Dieux! ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le Sérail un ſouverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Coraſmin, que veut donc cet eſclave infidele?
Il ſoupiroit... Ses yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués? CORASMIN.
Que dites-vous, Seigneur?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe,
Que j'éprouve l'horreur de cet honteux ſupplice,
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr!
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie;
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits:

Je ne suis point jaloux.... si je l'étais jamais....
Si mon cœur.... Ah ! chassons cette importune idée ;
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée ;
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux :
Je veux donner une heure au soin de mon Empire,
Et le reste du jour sera tout à Zayre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux :
Vous, Sauveur des Chrétiens, qu'un Dieu Sauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous :
Aux portes du Sérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur...

NERESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute, & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour ſa Religion ſe doit ſacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous malheureux Français, eſclaves dans Solime,
Oubliés dans les fers, où long-tems ſans ſecours,
Le pere d'Oroſmane abandonna nos jours ;
Jamais nos jours ſans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur, ſa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur :
Mais quel triſte mêlange altere ce bonheur ?
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ces bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend, il ſait ſi dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de ſa grandeur ;

Je faiſais tout pour lui, j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée:
Du Sérail des Sultans ſauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais... Eſpérance frivole,
De ramener Zayre en cette heureuſe Cour,
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour;
Déjà même la Reine, à mon zele propice,
Lui tendoit de ſon trône une main proteſtrice:
Enfin lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de ſa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime...
N'y penſons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie,
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Luſignan qu'à Solime on retient,
Ce dernier d'une race en héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des Chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi votre faveur eſt vaine:
Quel indigne ſoldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon chef eſt retenu?
Luſignan, comme à moi ne vous eſt pas connu;
Seigneur, remerciez ce Ciel dont la clémence
A, pour votre bonheur, placé votre naiſſance
Long-tems après ces jours à jamais déteſtés,
Après ce jour de ſang & de calamités,
Où je vis ſous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! ſi vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi, courbé du faix des ans.
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans!
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,

Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée!
Dans le ſang infidelle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fideles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes ailes,
La vertu du Très-Haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui,
Et des triſtes Chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan, Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux dont l'horreur me dévore,
Jéruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion déſeſpérée
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée;
Ce fut là le dernier de trente ans de revers,
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſeres,
Il n'était attendri que des maux de ſes freres:
Seigneur, depuis ce tems, ce pere des Chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,
Oublié de l'Aſie & de l'Europe entiere:
Tel eſt ſon ſort affreux, & qui peut aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui.

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare;
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare!
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné!
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né:
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre,
Votre priſon, la ſienne & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers
Qui frapperent mes yeux à peine encore ouverts.
Je ſortais du berceau, ces images ſanglantes
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des Chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains au carnage fumantes,

Aux bras enſanglantés de nos meres tremblantes,
Nous fûmes tranſportés de ce palais des Rois,
Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois:
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis... pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence,
De leurs Chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance;
Et je bénis le Ciel propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains:
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime;
De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir,
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir.
M'en croirez-vous? le juſte auſſi bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage;
Vous pourriez de Zayre employer la faveur,
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir?
Le Sérail à ma voix pourra-t-il ſe s'ouvrir?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidele,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front?
Seigneur, il eſt bien dur pour un cœur magnanime
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime;
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins juſqu'à cet infidelle
Pourront... On vient à nous... Que vois-je? O Ciel! c'eſt elle.

SCENE II.

ZAYRE, NERESTAN, CHATILLON.

ZAYRE, *à Néreſtan.*

C'Eſt vous, digne Français à qui je viens parler,
Le Soudan le permet, ceſſez de vous troubler;
Et raſſurant mon cœur, qui tremble à votre approche,

Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux,
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux,
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance,
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers;
Il me fallut depuis gémir de votre abſence;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France:
Priſonnier dans Solime, enfin je vous revis,
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue;
Vous daignâtes bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zayre,
Vous l'apportez, le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solime il m'arrête à jamais:
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes;
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous, des humains ſoulager la miſere,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere;
Vous me les rendez chers, & ces infortunés.....

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous qui les abandonnez!
Vous, qui de Luſignan foulant aux pieds la cendre....

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir;
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre appui, notre pere?

NERESTAN.

Les Chrétiens vous devraient une tête ſi chere?

ZAYRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander,
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder;
On l'amene en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eſt émue!

ZAYRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vue.
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers;
Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts?

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LUSIGNAN, *plusieurs eſclaves Chrétiens.*

LUSIGNAN.

DU ſéjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des Chrétiens... Guidez mes pas tremblans ;
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans. *En s'aſſéyant.*
Suis-je libre en effet ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquietes,
Tous nos triſtes Chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'eſt donc vous ? c'eſt vous que je revois.
Martyr, ainſi que moi, de la foi de nos peres,
Le Dieu que nous ſervons finit-il nos miſeres ?
En quel lieu ſommes-nous ? aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'eſt ici le palais qu'ont bâti vos ayeux,
Du fils de Noradin, c'eſt le ſéjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français qui vous eſt inconnu,
(*Montrant Néreſtan.*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrétiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers Français tel eſt le caractere,
Leur nobleſſe en tout tems me fut utile & chere.
Trop digne Chevalier, quoi vous paſſez les mers
pour ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers :
Ah ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?

NERESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan, le ſort long-tems barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſque en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croiſſant,
A la Cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage,
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce Roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi :
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,

Lorſque

Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés;
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va révérer le martyr de la Croix,
Et la Cour de Louis eſt l'aſyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire;
Quand Philippe à Bouine enchaînait la victoire:
Je combattois, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, d'Eſtaing, de Neſle & ce fameux Coucy:
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre,
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre.
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui,
Le prix de tous les maux que j'ai ſouffert pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure derniere,
Tandis qu'il en eſt tems écoutez ma priere,
Néreſtan, Châtillon, & vous... de qui les pleurs,
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs:
Madame, ayez pitié du plus malheureux pere
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon! tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais pere, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore;
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par des barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un pere accablé, furent portés enſemble
Dans ce même Sérail où le Ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau,
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du baptême,
Lorſque les Sarraſins de carnage fumans,

Revinrent l'arracher à mes bras tous sanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NERESTAN.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
Et tout couvert de sang & chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur!... Ce Sérail éleva votre enfance?
(*En les regardant.*)
Hélas! de mes enfans auriez-vous connoissance?
Ils seraient de votre âge, & peut-être mes yeux.....
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux!
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je respire:
Seigneur... Et quoi! D'où vient que votre ame soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O Ciel! ô providence!
Mes yeux ne trompez point ma timide espérance:
Serait-il bien possible! Oui, c'est elle... je vois
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête;
Je revois.... Je succombe à mon saisissement.

ZAYRE.

Qu'entends-je? Et quel soupçon m'agite en ce moment.
Ah! Seigneur!... LUSIGNAN.
Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes?
Dieu mort sur cette croix, & qui revit pour nous,
Parle, acheve, ô mon Dieu! ce sont-là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Césarée?

ZAYRE.

Oui, Seigneur. NERESTAN.
Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mere en effet sont les vivans portraits:
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie:

Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joie.
Madame... Néreſtan... Soutiens-moi, Châtillon....
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe...

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens.

NERESTAN, *ſe jetant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zayre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire:
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher.

LUSIGNAN.

De vos bras mes enfans, je ne puis m'arracher:
Je vous revois enfin chere & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... Vous, hélas! vous, ma fille,
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur;
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne?
Tu pleure, malheureuſe, & tu baiſſe les yeux,
Tu te tais! je t'entends, O crime! ô juſtes Cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les loix d'Oroſmane.....
Puniſſez votre fille.... Elle étoit Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi:
Ah! mon fils, à ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton Temple & périr ta mémoire,
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans;
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie.
Je ſuis bien malheureux.... C'eſt ton pere, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi,
Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines:
C'eſt le ſang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi,

C'eſt le ſang des Héros défenſeurs de ma loi,
C'eſt le ſang des Martyrs... ô fille encor trop chere;
Connais-tu ton deſtin? Sais-tu quelle eſt ta mere?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée.
Tes freres, ces Martyrs, égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des cieux;
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphême,
Pour toi, pour l'univers eſt mort en ces lieux même,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce temple envahi par tes maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce palais:
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie;
C'eſt-là que de ſa tombe il rappella ſa vie;
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir,
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir,
Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma ſœur!... & ſon ame...

ZAYRE.

Ah! mon pere!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, je ſuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur... je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CORASMIN.

CORASMIN.

Madame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant, de ces lieux, il faut vous retirer,

Et de ces vils Chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi, de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu! quel coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, ami, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous, que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le Ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

TAYLORIAN
OXFORD

OROSMANE.

Vous étiez, Coraſmin, trompé par vos alarmes.
Non, Louis, contre moi ne tourne point ſes armes;
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des climats que pour eux le deſtin n'a point faits?
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer de leur ſang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la mer de la Syrie,
Louis des bords de Chypre épouvante l'Aſie;
Mais j'apprends que ce Roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords,
J'en reçois à l'inſtant la premiere nouvelle:
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle;
Il cherche Mélédin, mon ſecret ennemi,
Sur leurs diviſions mon trône eſt affermi;
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France,
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance,
Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre,
Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre;

Je veux que sur la mer on les mene à leur Roi,
Que Louis me connoisse & respecte ma foi ;
Mene-lui Lusignan, dis-lui que je lui donne
Celui que sa naissance allie à sa couronne,
Celui que par deux fois mon pere avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, si Louis...

OROSMANE.

Il n'est plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu, c'est assez, & mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur :
Louis est peu pour moi, je fais tout pour Zayre,
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? ces momens perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
D'une heure encore, ami, mon bonheur se differe ;
Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point de refus.
Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du Sérail la contrainte cruelle,
J'ai méprisé ces loix dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité ;
Je ne suis point formé du sang Asiatique ;
Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité.
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie,
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans volés à mon amour,
Tous ces momens, ami, sont à moi sans retour :
Va, ce Chrétien attend, & tu peux l'introduire ;
Presse son entretien : obéis à Zayre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor rester,
Zayre à tes regards viendra se présenter.

SCENE III.

NERESTAN, *seul.*

EN quel état, ô Ciel! en quels lieux je la laisse:
O ma Religion! ô mon pere! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler;
Ah! dans quel tems le Ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAYRE.

Dieu, Lusignan!

NERESTAN.

Il touche à son heure derniere.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts,
Et cette émotion dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie;
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de sa fille & de ses sentimens;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi! je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi j'aille ici renoncer!

NERESTAN.

Ah! ma sœur, cette loi n'est pas la vôtre encore,
Le jour qui nous éclaire est pour vous à l'aurore:
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux.
Jurez par nos malheurs & par notre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,

Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore ;
De vivre déſormais ſous cette ſainte Loi....
Mais, mon cher frere... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il...

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs, eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler, moins inſtruit que fidele,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zele:
Un Pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux,
Vous apporter la vie & déſiller vos yeux:
Songez à vos ſermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême:
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir:
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce Sérail profane?
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane,
Parente de Louis, fille de Luſignan:
Vous, Chrétienne & ma ſœur, eſclave d'un Soudan.
Vous m'entendez... je n'oſe en dire davantage:
Dieu! nous réſerviez-vous à ce dernier outrage?

ZAYRE.

Ah! cruel! pourſuivez. Vous ne connoiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats;
Mon frere, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée:
Je ſuis Chrétienne, hélas!... j'attends avec ardeur,
Cette eau ſainte, cette eau qui peut guérir mon cœur;
Non, je ne ſerai point indigne de mon frere,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere;
Mais, parlez à Zayre & ne lui cachez rien,
Dites, quelle eſt la Loi de l'Empire Chrétien....
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon ame, & s'unirait à lui?

NERESTAN.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte
Devrait...

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe & previens ta honte.

NERESTAN.

Qui, vous, ma ſœur?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore... & j'allais l'épouſer.

NERESTAN.

L'épouſer! il eſt vrai, ma ſœur, eſt-ce vous-même?

Vous

Vous, la fille des Rois.

ZAYRE.

Frappe, dis-je : je l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez,
Et ſi je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire,
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus ſûrs,
Délivrer ſon Dieu même, & lui rendre ces murs,
Zayre cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au tyran d'un Sérail par l'hymen eſt liée;
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi :
En ce moment affreux, hélas! ton pere expire
En demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frere... Arrête, connais-moi;
Peut-être que Zayre eſt digne encor de toi;
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage,
Ton courroux, ton reproche eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable mon courage;
Tu ſouffre, je le vois : je ſouffre davantage;
Je voudrais que du Ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé!
Il faiſait tout pour moi, ſon cœur m'avait choiſie;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir;
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonnez, ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NERESTAN.

Je te blâme & te plains : crois-moi, la providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence ;
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux,
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux,
Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur ſoit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre :
Acheve donc ici ton ſerment commencé,
Acheve, & dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,
Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton pere,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur ſi ſincere,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrétienne,
Et que Dieu par ſes mains t'adopte & te ſoutienne :
Le promets-tu, Zayre !....

ZAYRE.

Oui, je te le promets :
Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me ſoumets.
Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiere,
Va, je voudrais te ſuivre & mourir la premiere.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma ſœur, adieu, puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE, *ſeule.*

Me voilà ſeule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu ! commande à mon cœur de ne te point trahir ;
Hélas ! ſuis-je en effet ou Françaiſe ou Sultane,
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane ?
Suis-je amante ou Chrétienne, ô ſermens que j'ai faits ;
Mon pere, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point, quoi ! dans ce trouble extrême
L'univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même ;
Mon cœur peut-il porter, ſeul & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui mon ame eſt rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant : ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ;

Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée ;
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour.
Hélas! & je t'adore, & t'aimer eſt un crime.

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

Paraiſſez, tout eſt prêt, le beau feu qui m'anime
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement,
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant,
Les parfums de l'encens rempliſſent la Moſquée,
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée,
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux,
Tout tombe à vos genoux, vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le Trône, les feſtins & la cérémonie,
Tout eſt prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe! ô tendreſſe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre...

ZAYRE.

Dieu de mon pere, hélas! que pourrai-je lui dire!

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flamme & mon bonheur...

ZAYRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes deſirs vous rend encor plus chere,
D'une vertu modeſte il eſt le caractere.
Digne & charmant objet de ma conſtante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutiens-moi...
Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée
Etait un bien ſuprême à mon ame étonnée ;
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur ;
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les Trônes de l'Aſie,
Seule & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous ;
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi, Madame !
Qu'aurait donc de commun cette ſecte & ma flamme ?

ZAYRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ce moment ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point Chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-tems la foi de mes ayeux ;
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chere...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah, Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on differe...
Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! eſt-ce vous qui parlez,
Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colere.

OROSMANE.

Zayre.

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excuſez ma douleur... non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois ;
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue,
Je ne puis... Ah ! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes & mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis. *Elle ſort.*

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée!
Est-ce à moi que l'on parle : ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! & qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper, je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez,
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ces regards écrite ?
Si c'était ce Français... Quel soupçon ! quelle horreur !
Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! je repoussais ma juste défiance.
Un barbare, un esclave aurait cette insolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave Chrétien ?
Mais, parle, tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles, tu frémis...
C'en est assez. CORASMIN.
Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive... OROSMANE.
A cet affront je serais reservé...
Non, si Zayre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance :
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de soupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :
Que m'importe, après tout, le sujet de ses pleurs :
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs :
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidelle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux.

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître ;

Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni ;
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoûtante,
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante...
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé,
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe,
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe :
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon ;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi,
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire ;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Qu'aux Chrétiens le Sérail ſoit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du Palais,
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage,
Des Rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut pour ſon eſclave oublier ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté ;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe,
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe ;
Ce ſexe dangereux qui veut tout aſſervir,
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUE je vous plains, Madame, & que je vous admire !
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire.
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice !

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice :
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille ;
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille :
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur :
Et quand ce ſaint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant,
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuſe ?
Haſarder la victoire ayant tant combattu ?

ZAYRE.

Victoire infortunée, inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas, tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour !
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour ;
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi même ;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pere, mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître,
Vous, qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne ſont plus pour lui ;
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chere,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupiere.
Ah ! que fait Oroſmane, il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas :
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi, vous fille des Rois que vous prétendez ſuivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu votre éternel appui !

ZAYRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui,
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime ?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né Chrétien, que ſerait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interprête,
Ce Miniſtre ſacré que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer.

Je ne sais; mais enfin, j'ose encore espérer
Que ce Dieu dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance;
Peut-être de Zayre en secret adoré,
Il pardonne au combat de ce cœur déchiré:
Peut-être en me laissant au Trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les Chrétiens de l'Asie;
Fatime, tu le sais; ce puissant Saladin,
Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain,
Qui fit, comme Orosmane, admirer sa clémence,
Au sein d'une Chrétienne il avait pris naissance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que pour vous consoler....

ZAYRE.

Laisse-moi, je vois tout, je meurs sans m'aveugler,
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne,
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés:
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds.
De tout ce que je suis faire un aveu sincere.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,
Expose les Chrétiens qui n'ont que vous d'appui,
& va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane.

FATIME.

Il est le protecteur de la loi Musulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr;
Le Pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis.

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret,
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret;
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCENE II.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Madame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître
Soupirant à vos pieds devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,

En

En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé ; mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramene un Amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause :
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter :
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main doivent être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout ;
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi :
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes !
Tu veux commander seul à mes sens éperdus....
Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur....

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi.... Zayre, vous pleurez ?

ZAYRE.

Ah ! Seigneur, ah ! du moins, gardez de jamais croire
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :
Je sais qu'il faut vous perdre & mon sort l'a voulu ;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane.

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez ?

ZAYRE.

Dieu, si je l'aime ! hélas !

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ! & pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidelle ?
Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.

Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte;
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi? Que ſur mon Trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée:
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis:
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux differe mon bonheur?
Parle. Etait-ce un caprice? Eſt-ce crainte d'un maître?
D'un Soudan qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? Epargne-toi ce ſoin,
L'art n'eſt point fait pour toi, tu n'en as pas beſoin;
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie,
L'art le plus innocent tient de la perfidie,
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai...

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez;
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous: quoi! toujours me troubler?
Se peut-il?

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler?

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire?
me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh, peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre,
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous à plaindre, grand Dieu!

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux,
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace, ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Oroſmane... Seigneur... Permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel vous m'accablez!
Pouvez-vous?

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y consens, il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez Zayre!

ZAYRE.

Hélas! Seigneur.

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'est trop tôt chercher ce solitaire asyle,
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile,
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc, par ma tendresse élevée à l'Empire,
Dans le sein du bonheur que son ame desire;
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ses piés,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes sont noyés...
Je suis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais, moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices,
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés?
Est-ce à moi de me plaindre! on m'aime, c'est assez.
Il me faut expier par un peu d'indulgence,
De mes transports jaloux l'injurieuse offense:
Je me rends, je le vois, son cœur est sans détours,
La nature naïve anime ses discours;
Elle est dans l'âge heureux où regne l'innocence,
A sa sincérité je dois ma confiance;
Elle m'aime sans doute, oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi,
Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche;
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MELEDOR.

MELEDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zayre adressée,
Par vos Gardes saisie, & dans mes mains laissée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens;
Au Sérail en secret, il allait s'introduire,
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous.... Je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons, ma main tremble & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... » Chere Zayre, il est tems de nous voir;
» Il est vers la Mosquée une secrete issue,
» où vous pouvez sans bruit & sans être apperçue,
» Tromper vos surveillans & remplir notre espoir;
» Il faut tout hasarder, vous connaissez mon zele;
» Je vous attends; je meurs, si vous n'êtes fidele.
Eh bien! cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible!
Vous, dont le cœur tantôt sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison;
Ah! sans doute, l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin,

Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & soudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure;
Mais avant de frapper... Ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce Chrétien,
Devant elle amené... non .. je ne veux plus rien....
Je me meurs... je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur,
Ce secret qui perçait à son infâme cœur:
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laisse sortir;
Elle part en pleurant, & c'est pour me trahir.
Quoi, Zayre!

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime,
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
Et de vos sentimens, rappellant la grandeur...

OROSMANE.

C'est-là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce Chrétien si vanté, qui remplissait Solime
De ce faste imposant de sa vertu sublime,
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer sa fourbe abominable!
Mais Zayre, Zayre est cent fois plus coupable.
Une esclave Chrétienne, & que j'ai pû laisser
Dans les plus vils emplois languir, sans l'abaisser;
Une esclave! elle sait ce que j'ai fait pour elle.
Ah! malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zele,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
vous vouliez.

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler,
Allez, volez, esclave; & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami; mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes,
Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur fléchi, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous, cachez cette lettre à sa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue;

Par-là malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſe-tu qu'en effet Zayre me trahiſſe ?
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort ;
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort ;
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien.
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien :
A ſon exemple, hélas ! ce cœur ne ſaurait feindre ;
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre.
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival....
Tiens, reçois ce billet, à tous trois ſi fatal :
Va, choiſis pour le rendre un eſclave fidele,
Mets en de ſûres mains cette lettre cruelle :
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ſes yeux,
Qu'elle n'approche pas... c'eſt elle, juſtes Cieux !

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez, quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre empreſſant près de vous me ramene ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez :
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez ;
Je me ſuis conſulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour :
Dans votre ame, avec vous, il eſt tems que je liſe,
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous ; répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur, prononce, elle t'attend.

Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore,
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul instant où je puis pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur! vous osez me tenir ce langage!
Vous, cruel!... apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreur le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas est né pour vous braver:
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier:
J'ignore si le Ciel qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie,
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à soi-même rendue,
Des Rois les plus puissans détesterait la vue,
Que tout autre après vous me serait odieux;
Voulez-vous plus savoir & me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à la douleur en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds;
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître:
J'en atteste le Ciel, que j'offense peut-être,
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure!
Quel excès de noirceur! Zayre!... Ah, la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? quel trouble agite votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse?

Mais encore une fois, quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayans vous me lancez, hélas !
Vous doutez de mon cœur !

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas,
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah, perfidie,
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave à mes fureurs rebelle ?
Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succede à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous, ô Ciel ! vous !

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux Chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux ;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux ;
Son amour indiscret & plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence,
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler ;
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler !
Il croit qu'il est aimé : c'est lui seul qui m'offense :
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence ;
Zayre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... Dès que la nuit plus sombre,
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre ;
Si-tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du Palais ;
Ayez soin qu'à l'instant la Garde le saisisse,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que chargé de fers il me soit présenté.

Laissez

Laiſſez, ſur-tout, laiſſez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime :
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE, *à l'Eſclave.*

ON l'a faite avertir, l'ingrate va paraître ;
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton maître :
Donne-lui ce billet de ce traître Chrétien,
Rends-moi compte de tout, examine la bien,
Porte-moi ſa réponſe : on approche... c'eſt elle.
(*à Coraſmin.*)
Viens, d'un malheureux Prince, ami tendre & fidele ;
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

HÉLAS! qui peut me parler dans l'état où je ſuis ?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me ſouſtraire ?
Le Sérail eſt fermé. Dieu ! ſi c'était mon frere !
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduiſait vers moi!
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en ſecret en mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne. (*Elle lit.*)

FATIME, *à part, pendant que Zayre lit.*

Dieu tout puiſſant, éclate en ta bonté,
Fais deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma Princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAYRE, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME, *à l'Eſclave.*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut faire,
Je voudrais obéir aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle.
J'en ai fait le ſerment; mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon frere, en un ſi grand danger?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée;
Je connais votre cœur, il penſerait comme eux,
Il haſarderait tout s'il n'était amoureux.
Ah! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous trembleriez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés!
Et l'ame d'un Tartare à travers ſes bontés.
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adoptant menaçait ſa maîtreſſe....
Et votre cœur encor ne peut s'en détacher.
Vous ſoupirez pour lui!

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
il a vu ſouhaiter ce fatal hymenée:
Le Trône était tout prêt, le Temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence,
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée?

ZAYRE.

Ah! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer;
Je ſai que du Sérail rien ne peut me tirer:
Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée,
Et je ſens qu'à l'inſtant prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état! quel tourment! Non, mon ame inquiete.

Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentiment,
Prends ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frere,
Prends ſoin du haut des Cieux d'une tête ſi chere;
Oui, je vais le trouver, je lui vais obéir.
Mais dès que de Solime il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le ſecret de ma vie;
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié:
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée;
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née:
Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

SCENE IV.

ZAYRE, *ſeule.*

O Dieu de mes ayeux!
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux pere,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire!

SCENE V.

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

Allez dire au Chrétien qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*à part.*)
Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zayre.

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Que ces momens, Grand Dieu, ſont lents pour ma fureur.
(*à l'Eſclave.*)
Eh bien que t'a-t-on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes,
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé;
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre

Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

(*A l'Eſclave.*) (*à Coraſmin.*)

Allez, il me ſuffit. Qte-toi de mes yeux.
Laiſſe-moi. Tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême,
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE, *ſeul.*

OU ſuis-je ? O Ciel! où ſuis-je ? où portai-je mes vœux ?
Zayre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous... Miſérable Zayre,
Tu ne jouira pas.... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez ?
Venez : a-t il paru ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zayre ! l'infidelle !... après tant de bienfaits...
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable :
J'aurais ſu dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime...

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ;
Quel eſt votre deſſein ?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance,
Le Sérail eſt plongé dans un profond ſilence ;
Tout dort, tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

...e veille & ſon horreur me ſuit.
A... ...ole excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais ! quels feux ! ah, Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle;
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez : Vous, Oroſmane : ô Cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre;
Plains Zayre, plains-moi, l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances :
Approche, viens, j'entends... Je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne :
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

ZAYRE, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.*

Viens Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je ? eſt-ce là cette voix
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidelle, eſt l'organe du crime!
Perfide!... vengeons-nous... quoi, c'eſt elle... ô deſtin!
(*Il tire ſon poignard.*)
Zayre ! ah Dieu!.... ce fer échappe de ma main.

ZAYRE, *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE, *courant à Zayre.*

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds parjure.

ZAYRE, *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... qu'ai-je fait ?
Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah ! voici son amant que le destin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher,
Misérable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître,
Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer ;
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demandent encore
La perfide qui t'aime & qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu, quelle erreur ?

OROSMANE.

Regarde-là, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je, ah ! ma sœur.
Zayre ! elle n'est plus. Ah, monstre ! ah, jour horrible !

OROSMANE.

Sa sœur ! qu'ai-je entendu ? Dieu ! serait-il possible ?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai, viens épuiser mon flanc
Des restes infortunés de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux pere ;

...ver ſa miſere ;
...ortais en ces lieux
...les derniers adieux ;
...ar trop faible & trop ſenſible ;
R... ...iens le culte incorruptible.
Hélas ... ...it notre Dieu, notre loi ;
Et ce Di... ...anit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre ! Elle m'aimait : Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur !... J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui, malgré ſoi, conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes peres
Recevrait le tribut de ſes larmes ſinceres.
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée,
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée,
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel ! j'étais aimé.
Va je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NERESTAN.

Cruel, qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux.
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? je puis braver tes coups,
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous :
Mais la ſoif de mon ſang qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des Chrétiens
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;
Dans ſa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez ; trop de douleur de votre ame s'empare :
Souffrez que Néreſtan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin ;

Que tous ſes compagnons ſoient délivrés
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs.

CORASMIN.

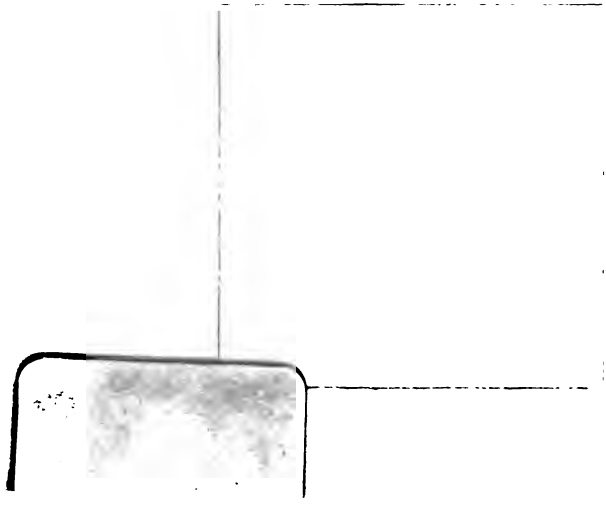
Mais, Seigneur...

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême,
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis...
(A Néreſtan.) Et toi.
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie,
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous ces Chrétiens apprenant mes malheurs
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs;
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dût m'être ſacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes Etats;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *(Il ſe tue.)*
(Aux ſiens.)
Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guidez-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne?
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne.

FIN.

70716068